

## **FICHTE ET LE SCEPTICISME**

**IVES RADRIZZANI**

(Bayerische Akademie der Wissenschaften)

*E-mail:* ives.radrizzani@schelling.badw.de

Résumé: La contribution comporte deux parties. La première se propose de caractériser le rôle dialectique, fondamentalement ambivalent, du scepticisme au sein de l'œuvre fichtéenne. Même si le scepticisme n'est pas reconnu comme une position philosophique consistante, il remplit une fonction propédeutique indispensable. Il demeure certes complètement étranger au savoir vrai, son potentiel de libération repose sur un usage purement formel de la liberté et il peut bien être tenu pour responsable du nihilisme de l'époque, il n'en constitue pas moins une importante école de doute et, dans la lutte contre le dogmatisme ontologisant, le meilleur allié de la Doctrine de la Science. En raison de cette profonde affinité entre scepticisme et philosophie transcendantale, on cherchera dans la seconde partie, contre la tendance exégétique dominante, à inscrire la Doctrine de la Science dans l'histoire de l'orientation sceptique (dont les étapes charnières seraient le phénoménisme de Pyrrhon, la „via media“ de Gassendi et le programme transcendantal de génétisation, propre à Maimon).

Content: The paper consists in two parts. In the first part, the ambivalent, dialectical role of scepticism is characterized within Fichte's work. Although scepticism is not recognized as a consistent philosophical position, it has an indispensable propaedeutic function. It remains completely alien to the true knowledge, its potential of liberation is based on a purely formal use of freedom, and it may be held responsible for the nihilism of the age, but it is nevertheless an

important school of doubting, and in the fight against ontologizing dogmatism the best ally of the Wissenschaftslehre. Because of that basic affinity between scepticism and transcendental philosophy it will be tried in the second part, against the prevailing trend, to embed the Wissenschaftslehre in the history of the sceptical direction (Pyrrho's phenomenism, Gassendi's phenomenological „via media“ and Maimon's transcendentalphilosophical programm of genetisation).

Key words: scepticisme, philosophie transcendantale, phénoménisme, phénoménologie, ontologie, Pyrrhon, Gassendi, Maimon.

Cette contribution comporte deux parties. Il s'agit dans la première de déterminer le rôle imparti par Fichte au scepticisme sur la base d'une étude immanente à l'œuvre. Dans la seconde partie, nous examinerons si, entre le scepticisme comme refus d'une science des choses en soi et la philosophie transcendantale comme analyse immanente de la conscience, il n'existe pas une affinité beaucoup plus profonde que ne l'admet Fichte, autrement dit: si la position sceptique ne présente pas des aspects essentiels du „savoir vrai“ au sens fichtéen.

## 1. Le rôle attribué par Fichte au scepticisme

### 1.1 L'ambivalence du scepticisme

Commençons par une première remarque, de caractère tout à fait général. Si l'on se propose de traiter le sujet du scepticisme chez Fichte et que l'on consulte les registres des divers volumes de l'édition de référence, la *Gesamtausgabe* de l'Académie bavaroise des Sciences, il est frappant de constater qu'il n'y a pour ainsi dire pas un volume où le concept de scepticisme ne soit répertorié. Fichte s'est tout au long de sa carrière confronté au thème du scepticisme.

Seconde remarque: il est bien possible d'enregistrer, d'un ouvrage à l'autre – en fonction du contexte, de la constellation spécifique, du public visé –, de légères variations dans le jugement porté sur le scepticisme. Mais ce qui frappe surtout, c'est l'étonnante constance avec laquelle Fichte est resté attaché tout au long de son œuvre à la définition des traits fondamentaux du scepticisme, et les légères modifications que l'on note peuvent être attribuées à l'accent particulier mis sur l'un ou l'autre de ces traits en fonction du contexte particulier.

Troisième remarque: le terme de „scepticisme“ ne désigne pas une position possédant une consistance propre. Il n'existe pour Fichte que deux positions philosophiques fondamentales: la philosophie transcendantale, qui n'outrepasse pas les limites d'une analyse immanente de la conscience, et le dogmatisme, qui est transcendant.<sup>1</sup> Le scepticisme ne se voit pas attribuer de consistance

---

<sup>1</sup> Cf. *Les Principes de la Doctrine de la Science (1794–1795)* [= *Principes*], in : Fichte, *Œuvres choisies de philosophie première* [= OCPP], trad. Alexis Philonenko, Paris, 1980<sup>2</sup>, p. 24: „Je remarque de plus qu'il faut nécessairement en venir au spinozisme si l'on dépasse le *Je suis* (dans un ouvrage très instructif: Sur les progrès de la philosophie, Salomon Maimon a montré que le système de Leibniz, pensé dans ses conséquences ultimes, n'était rien d'autre que le spinozisme) et qu'il n'est que deux systèmes complètement conséquents: le criticisme qui reconnaît cette limite, et

philosophique propre. À peine s'écarterait-il du criticisme, revendiquant une position particulière, il tomberait à son insu dans le dogmatisme, comme Fichte s'applique à le montrer dans la recension de l'*Énésidème* (à l'égard de Schulze)<sup>2</sup> et dans le *Précis de ce qui propre à la Doctrine de la Science* (à l'égard de Maimon).<sup>3</sup> Le scepticisme se voit donc réduit à offrir un correctif aux écarts dogmatiques du criticisme, ou, pour l'exprimer dans les termes de Fichte, à dénoncer les points de repos (*der jedesmalige Ruhepunkt*) qui marquent un arrêt dans la progression de la raison philosophante.<sup>4</sup> Transcendant cette limite liée à sa fonction spécifique, le scepticisme aurait à son tour besoin du criticisme comme correctif à ses propres débordements dogmatiques.<sup>5</sup>

Si le scepticisme n'est pas reconnu comme une position consistante propre, il remplit du moins une fonction. Celle-ci est par excellence dialectique. On pourrait faire du scepticisme le principe de la dialectique, ce qui explique son ambivalence fondamentale. Sans skepsis, il n'y aurait pas de début, pas d'histoire. C'est par le doute que l'homme s'arrache d'abord à son animalité. Voilà son aspect positif. L'homme doit emprunter la voie du doute pour pouvoir tout simplement parvenir à soi.

On lit au début de la *Doctrine de la Science Nova Methodo*: „Celui qui s'abandonne naïvement à sa raison n'a pas besoin de philosophie. Ne vaudrait-il alors pas mieux se passer totalement de la philosophie et conseiller bien plutôt à celui qui a perdu cet abandon naïf en sa raison de s'en tenir à la foi en la vérité de la conscience? Si l'homme croit naïvement en sa conscience, c'est fort bien, mais

le spinozisme qui la dépasse.“ (trad. revue; pour l'original allemand, nous renvoyons à l'édition de référence: Fichte, *Gesamtausgabe der Bayerischen Akademie der Wissenschaften* [=GA], éd. R. Lauth et H. Jacob, depuis 1973 H. Gliwitzky et depuis 1999 E. Fuchs, Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, à partir de 1962, vol. I/2, p. 264). – P. 37, note: „Il n'y a que deux systèmes, le système critique et le système dogmatique. Le scepticisme, tel qu'il a été défini ci-dessus, ne pourrait être un système“ (GA I/2, 280).

<sup>2</sup> Cf. la recension de l'*Énésidème*, où il est question de la „nature du scepticisme d'Énésidème, lequel tend à un dogmatisme fort prétentieux (*sehr anmaßender Dogmatismus*)“ („La recension de l'*Énésidème*“, trad. Pierre-Philippe Druet, in: Fichte, *Rapport clair comme le jour adressé au grand public sur le caractère propre de la philosophie (1801) et autres textes*, Paris, 1985, p. 161; GA I/2, 49); cf. en outre *ibid.*, p. 167 sq. (GA I/2, 60 sq.)

<sup>3</sup> Fichte, *Précis de ce qui est propre à la Doctrine de la Science* [= *Précis*], in: OCPP, p. 222 sq. (GA I/3, 189–191); cf. en particulier p. 223: „L'erreur [*sc.* de Maimon], qui s'appuie sans doute sur la lettre de *Kant*, mais qui contredit complètement son *esprit*, consiste donc uniquement en ce que l'objet devrait être autre chose qu'un produit de l'imagination. L'affirme-t-on, on devient alors un dogmatique transcendant et l'on s'éloigne tout à fait de l'esprit de la philosophie critique.“ (trad. revue; GA I/3, 190).

<sup>4</sup> Cf. la recension de l'*Énésidème*, GA I/2, 41.

<sup>5</sup> Cf. le *Précis*, p. 223: „[Le philosophe critique] limite simplement les prétentions – que le sceptique émet, presque toujours, comme le dogmatique – à une connaissance de la chose en soi, en montrant que ces prétentions ne sont pas fondées.“ (trad. revue; GA I/3, 191).

telle n'est pas la destination de l'humanité; celle-ci est en quête incessante de connaissances fondées; l'homme est poussé sans cesse à rechercher une certitude qui va au fond des choses, et celui qui s'est jamais laissé entraîner au doute philosophique ne peut plus être ramené en arrière; toujours, il cherchera à vaincre ses doutes.<sup>6</sup>

La skepsis est le début du chemin qui doit mener l'homme à sa destination. Cette idée est reprise et dramatisée dans l'ouvrage publié par Fichte en 1800: *La Destination de l'homme*, dont le premier livre porte de façon significative le titre de „Doute“.<sup>7</sup>

Mais le chemin ouvert par la skepsis est parsemé d'épines. Le doute arrache l'homme au repos, détruit sa confiance naïve dans le point de vue de la conscience commune, et provoque en lui un état inconfortable qui l'incite à surmonter la crise et à rétablir l'équilibre troublé.<sup>8</sup> Fichte joue sur l'image biblique de l'expulsion du Paradis. La première leçon du *Caractère de l'époque actuelle* résonne d'échos au texte de la *Genèse*: „C'est au Paradis – pour me servir d'une image bien connue – au Paradis du faire-juste (*Rechtthun*) et de l'être-juste (*Rechtseyn*), sans connaissance, sans effort, sans art, que l'humanité s'éveille à la vie. À peine s'est-elle enhardie à mener une vie indépendante que survient l'Ange, tenant l'épée ardente de la contrainte à l'être-juste, et qu'il la chasse du siège de son innocence et de sa paix. Irrésolue et fugitive, elle erre désormais à travers le désert aride, osant à peine poser le pied, de peur que le sol ne s'effondre sous ses pas. Rendue plus audacieuse par le besoin, elle finit par s'établir pauvrement en quelque endroit et arrache, à la sueur de son front, épines et chardons du sol en friche, pour cultiver le fruit aimé de la connaissance.“<sup>9</sup> Tout le chemin de l'histoire humaine est sous-tendu par la structure dialectique de la restauration du Paradis perdu, et l'humanité est le plus éloignée de sa destination lorsqu'à la troisième époque, l'époque du „pêché consommé“,<sup>10</sup> assimilée par Fichte à

<sup>6</sup> Fichte, *Doctrine de la Science Nova Methodo. Suivi de Essai d'une nouvelle présentation de la Doctrine de la Science* [= DSNM], trad. Ives Radrizzani, Lausanne, 1989, p. 45 (GA IV/3, 326).

<sup>7</sup> Fichte, *La destination de l'homme*, trad. Jean-Christophe Goddard, Paris, 1995, „Livre I. Doute“, p. 49–81 (GA I/6, 191–214). Concernant la fonction du premier livre dans le dispositif de la *Destination de l'homme*, cf. mon article: „La place de la *Destination de l'homme* dans l'œuvre fichtéenne“, in : *Revue Internationale de Philosophie*, 1998/4, S. 665-696

<sup>8</sup> Cf. DSNM, p. 45 sq.: „Il naît en l'homme un état pénible qui trouble son repos intérieur et son agir extérieur, et qui a, par là, des conséquences pratiques fâcheuses. [...] Le but pratique est maintenant de vaincre ces doutes, de réconcilier l'homme avec lui-même, de sorte que ce soit par conviction et d'une manière fondée qu'il ajoute foi en sa conscience, comme il le faisait auparavant par instinct de raison. (Le but entier de l'éducation de l'homme est de faire de lui par le travail ce qu'il était auparavant sans travail.)“ (trad. revue; GA IV/3, 326)

<sup>9</sup> Fichte, *Le Caractère de l'époque actuelle* [= CEA], trad. I. Radrizzani, Paris, 1990, p. 28 (GA I/8, 201 sq.) Fichte fait allusion à Gen. II,8–IV,16.

<sup>10</sup> Cf. CEA, p. 28 et 35 (GA I/8, 201 et 207).

l'époque actuelle,<sup>11</sup> elle s'adonne au scepticisme, le système du doute systématique. À la seconde leçon du *Caractère de l'époque actuelle*, Fichte fait clairement du scepticisme l'un des caractères fondamentaux de la troisième époque: „le comble de l'intelligence lui [soit à la troisième époque] paraîtra être de douter de tout et de ne prendre parti en aucune affaire, que ce soit pour ou contre; c'est en cette neutralité, cette inébranlable impartialité, cette incorruptible indifférence pour toute vérité, qu'elle placera la sagesse véritable et parfaite“.<sup>12</sup> Dans cet ouvrage, le scepticisme est assimilé à un indifférentisme, à un relativisme, à un consensualisme, voire même à un nihilisme, et rendu responsable de la crise générale des valeurs.

Le potentiel libérateur du scepticisme fait de lui une étape incontournable sur le chemin de la connaissance vraie, voilà son aspect positif; mais la libération qu'il amène ne repose que sur un usage purement formel de la liberté, et le savoir qu'il véhicule n'est pas un savoir vrai, fondé sur une évidence, mais un savoir purement formel, voilà son aspect négatif. En tant que moment de l'antithèse dans le mouvement dialectique, le scepticisme est foncièrement marqué d'ambivalence.

## 1.2 La fonction propédeutique du scepticisme

Dans les textes appartenant à la période inaugurale de la Doctrine la Science, Fichte souligne avant tout la contribution positive du scepticisme. C'est ainsi qu'il écrit dans la recension de l'*Énésidème* qu'il serait „indéniable que la raison philosophante doit tout progrès notable aux remarques du scepticisme visant l'incertitude des points de repos tour à tour atteints les progrès“; Kant l'aurait lui-même „reconnu“, et, en raison des querelles perpétuelles qui agitent le domaine de la philosophie, rien ne serait „plus souhaitable que de voir le scepticisme couronner son œuvre et conduire la raison qui cherche à sa fin sublime“.<sup>13</sup> Et dans l'opuscule programmatique *Sur le Concept de la Doctrine de la Science*, Fichte ne fait pas mystère du respect que lui inspirent les nouveaux représentants du scepticisme: Gottlob Ernst Schulze et Salomon Maimon, qui ont contribué de façon décisive à le mettre sur le chemin de la Doctrine de la Science en le persuadant de ce que la philosophie n'aurait pas encore été élevée au rang d'une science évidente. Il écrit: „L'auteur de cet essai [à savoir lui-même, Fichte] fut, par la lecture de nouveaux sceptiques, particulièrement de l'*Énésidème* et des excellents écrits de Maimon, pleinement convaincu de ce qui pour lui avait déjà auparavant été extrêmement vraisemblable: que la philosophie, même à travers les

<sup>11</sup> Cf. CEA, p. 35 (GA I/8, 206 sq.)

<sup>12</sup> CEA, p. 44 (GA I/8, 215).

<sup>13</sup> Cf. la recension de l'*Énésidème*, p. 154 sq. (trad. revue; GA I/2, 41).

plus récents efforts des hommes les plus pénétrants, n'a pas encore été élevée au rang d'une science évidente. Il crut en avoir trouvé la raison et avoir découvert une voie aisée pour satisfaire complètement à toutes ces exigences véritablement très fondées que les sceptiques adressent à la philosophie critique".<sup>14</sup>

Dans cette citation qui offre un parallèle au fameux passage dans lequel Kant explique que c'est la lecture de Hume qui l'aurait tiré de son sommeil dogmatique,<sup>15</sup> Fichte reconnaît sa dette envers ces nouveaux sceptiques et la nécessité de prendre en compte leurs exigences légitimes pour élever la philosophie au rang d'une science. Les „plus récents efforts des hommes les plus pénétrants“ – et l'allusion ne vise pas uniquement Kant mais clairement aussi Reinhold et son programme de philosophie élémentaire – seraient encore insuffisants. Fichte indique dans une note que le véritable point sur lequel porte la querelle entre dogmatisme et scepticisme réside dans la question de la „*connexion de notre connaissance avec une chose en soi*“, et que la querelle pourrait bien être tranchée ainsi par son propre système, la Doctrine de la Science: que notre connaissance „n'établisse pas immédiatement, par la représentation [soit par le „principe de conscience“ reinholdien], une connexion avec la chose en soi“.<sup>16</sup> Reprenant à son compte la critique adressée par Maimon à Kant et à Reinhold, à savoir que leur philosophie partirait d'un fait (*Tatsache*) non réfléchi, Fichte part lui d'une *Tathandlung*. Le néologisme „*Tathandlung*“ traduit le transfert du principe de la connaissance du domaine de la théorie à celui de la pratique. Le principe de la connaissance ne peut pas être quelque chose de purement théorique, comme par exemple la représentation, mais doit par essence être quelque chose de pratique, que Fichte nomme „sentiment“ (*Gefühl*).<sup>17</sup> Ce changement de paradigme inspiré par les critiques des nouveaux sceptiques livre la clé d'interprétation des *Principes de la Doctrine de la Science*, dont la première partie est précisément consacrée à démontrer l'incapacité de la théorie à fournir le principe du savoir, qui n'est découvert que dans la seconde partie, la partie pratique. On voit ainsi que la révision rendue nécessaire par la critique des nouveaux sceptiques ne concerne pas un point subalterne mais la structure fondamentale même de la Doctrine de la Science.

---

<sup>14</sup> *Sur le concept de la Doctrine de la Science ou de ce que l'on appelle philosophie [= Concept]*, in: Fichte, *Essais philosophiques choisis (1794–1795)* [= EPC], trad. Luc Ferry et Alain Renaut, Paris, 1984, p. 19 (trad. revue; GA I/2, 109).

<sup>15</sup> Cf. *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, trad. Jacques Rivelaygue, in: Emmanuel Kant: *Œuvres philosophiques*, vol. II, Paris, 1985, p. 23: „Je l'avoue franchement: ce fut l'avertissement de David Hume, qui, voilà plusieurs années, interrompit d'abord mon sommeil dogmatique“ (AA IV, 260).

<sup>16</sup> *Concept*, p. 19 (GA I/2, 109).

<sup>17</sup> *Ibid.*

Tant que la philosophie n'aura pas été élevée au rang d'une science rigoureuse, force est de reconnaître au scepticisme, qui se nourrit du doute nécessaire à l'élévation au point de vue philosophique, une fonction propédeutique. Toutefois, à la différence de l'art, dont le pouvoir de séduction parvient à élever l'homme „par instants dans une sphère plus élevée“<sup>18</sup> et à opérer de façon positive la médiation entre le point de vue du sens commun et le point de vue transcendantal,<sup>19</sup> le scepticisme ne remplirait cette fonction propédeutique que de façon négative, restant parfaitement étranger au savoir vrai.

### 1.3 L'affinité particulière entre le scepticisme et la Doctrine de la Science

Le scepticisme peut, en grande partie, être considéré comme le pendant philosophique de la Révolution française. De même que le jeune Fichte s'est passionné pour celle-ci, s'engageant expressément en sa faveur, en particulier dans les *Considérations sur la Révolution française* (1793), et en défendant la légitimité, de même il a de façon réitérée exprimé sa sympathie à l'endroit du scepticisme et, dans le passage qui vient d'être cité, soutenu la légitimité de ses exigences concernant la scientificité de la philosophie. Le jeune Fichte admire le courage des sceptiques qui, „au risque d'être accusé[s] de folie ou d'immoralité“, ont soulevé des questions, „que les dogmatiques qui tranchent de tout [s'entend: Kant et Reinhold y compris] ont oubliées“, en particulier la question du fondement de l'admission de mon corps et de l'existence d'êtres raisonnables de mon espèce hors de moi, questions „auxquelles la philosophie doit donner une réponse avant de pouvoir devenir science et Doctrine de la Science“.<sup>20</sup> Fichte souligne à plusieurs reprises la sagacité des sceptiques,<sup>21</sup> qui l'emporte encore sur celle de ceux qu'il nomme les „hommes les plus pénétrants“ [soit Kant et Reinhold],<sup>22</sup> dont ils dévoilent l'inconséquence. Fichte devait afficher très clairement cette opinion dans ses cours, comme il ressort du témoignage de l'un de ses étudiants, Johann Rudolf Steck, qui écrit fin octobre 1795 au professeur de philosophie bernois Johannes Samuel Ith: „Il n'y a qu'une chose qui me déplaît en lui [= Fichte], c'est qu'à la moindre occasion il s'en prenne avec trop de violence à

<sup>18</sup> Cf. Sur l'esprit et la lettre dans la philosophie, trad. Luc Ferry, in: EPC, p. 109 (GA I/6, 361).

<sup>19</sup> Cf. DSNM, p. 308 sq. (GA IV/3, 522) et Fichte, *Système de l'éthique*, trad. Paul Naulin, Paris, 1986, p. 330 sq. (GA I/5, 307 sq.). Concernant la fonction propédeutique de l'art chez Fichte, cf. mon article „Art et philosophie chez Fichte“, in: Radrizzani, Ives (éd.): *Fichte und die Kunst. Fichte-Studien* 42 (2014), p. 179–189.

<sup>20</sup> Fichte, *Conférences sur la destination du savant* (1794), trad. Jean-Louis Vieillard-Baron, Paris, 1980<sup>2</sup>, p. 44 sq. (GA I/3, 33).

<sup>21</sup> Cf. par exemple *Principes*, p. 37, note (GA I/2, 280).

<sup>22</sup> *Concept*, p. 19 (GA I/2, 109).



ses adversaires philosophiques [...] ; dans le même temps, il place sous un jour très favorable les sceptiques et tout particulièrement Maimon.<sup>23</sup>

À l'époque où Fichte radicalise sa critique d'un enracinement scientifique insuffisant des principes de la Révolution française, il fait également davantage ressortir l'aspect négatif du scepticisme.

Le parallèle se laisse poursuivre dans les *Discours à la nation allemande*, où, après la trahison commise par Napoléon à l'égard de la Révolution française, l'humanité se trouverait placée, selon Fichte devant un choix dramatique. Malgré son avancée à une époque empreinte d'idées des Lumières et de scepticisme, elle serait menacée de retomber dans la barbarie de la seconde époque, dominée par des systèmes autoritaristes, si, à travers une lutte de résistance en faveur des valeurs de liberté, elle ne se mettait pas en situation de s'élever au niveau de la quatrième époque en se laissant inspirer et guider par la Doctrine de la Science. Cette lutte a son pendant en philosophie. L'humanité se trouverait à la croisée des chemins, placée devant le choix entre dogmatisme et Doctrine de la Science: „quiconque croit à la spiritualité et à la liberté de cette spiritualité, et veut poursuivre par la liberté le développement éternel de cette spiritualité, celui-là, où qu'il soit né et quelle que soit sa langue, est de notre espèce, il nous appartient et fera cause commune avec nous. Quiconque croit à l'immobilité, à la régression et à l'éternel retour, ou installe une nature sans vie à la direction du gouvernement du monde [l'allusion vise ici clairement la philosophie de la nature de Schelling], celui-là, où qu'il soit né et quelle que soit sa langue, n'est pas allemand et es tun étranger pour nous, et il faut souhaiter qu'au plus tôt il se sépare de nous totalement.“<sup>24</sup>

Cette citation fait clairement apparaître une hiérachisation des principes philosophiques. Tout insatisfaisant que soit le scepticisme, il occupe clairement, dans le plan universel *a priori* que l'humanité doit parcourir pour s'approcher de sa destination, un échelon plus élevé que toutes les positions dogmatiques, et s'affirme sur le plan philosophique comme le meilleur allié de la Doctrine de la Science, dans le combat toujours renaissant contre l'hydre du dogmatisme ontologisant, voué à la mort. Dans les textes tardifs de Fichte, le scepticisme se voit confirmé dans sa fonction propédeutique. Il se peut bien qu'il ignore le savoir vrai, il n'en constitue pas moins un puissant instrument pour démasquer le faux savoir et une étape nécessaire sur le chemin de la science de la raison. Comme Fichte le répète par exemple dans l'Introduction à la Doctrine de la Science du

---

<sup>23</sup> *Fichte im Gespräch*, éd. Erich Fuchs, 7 vol., Stuttgart-Bad Cannstatt, 1978-1992, vol VI.1, p. 185.

<sup>24</sup> Fichte, *Discours à la nation allemande*, trad. Alain Renaut, Paris, 1992, p. 206 (GA I/10, 195 sq.)

semestre d'hiver 1811/12, la certitude ne peut sortir que du doute,<sup>25</sup> et le scepticisme est une indispensable école de doute qui doit constamment nous mettre en garde contre notre penchant à ontologiser et contre la méconnaissance dogmatique des limites de la raison. Certes, le scepticisme ne s'élève pas à la science, car le passage à la certitude lui fait défaut, mais il a ceci de commun avec la Doctrine de la Science qu'il n'en reste pas à l'être mort mais qu'il en reconnaît le caractère d'image. C'est précisément dans cette performance que réside son affinité profonde avec la Doctrine de la Science.

## 2 La Doctrine de la Science: un superscepticisme?

Fichte lui-même ne s'est jamais considéré comme sceptique. Mais il modifie en profondeur le modèle ordinaire d'histoire de la philosophie comme succession de positions dogmatiques et sceptiques. Dans la dialectique des systèmes, le scepticisme ne sert pas chez lui d'antipode au dogmatisme. Ce rôle incombe à la philosophie transcendantale, et le scepticisme, qui souffre d'un manque chronique de consistance, ne se voit attribuer qu'un rôle de contrôle. Toujours menacé de retomber lui-même dans les pièges du dogmatisme, le scepticisme doit borner son rôle à avertir la philosophie transcendantale de possibles débordements dogmatiques et la préserver dans sa pureté. Il ne remplit cette fonction légitime de prévention que dans la mesure et aussi longtemps qu'il adopte le point de vue critique. La *skepsis* sceptique doit être subordonnée à la *skepsis* critique. De telle façon, pourrait-on penser, la Doctrine de la Science se place en position de superscepticisme, qu'aucun scepticisme ne saura jamais menacer.

Il s'agissait jusqu'à présent de reconstruire la conception que Fichte se fait du scepticisme en nous appuyant uniquement sur ses écrits. Dans un second temps nous voulons maintenant chercher à inscrire, de façon peut-être hétérodoxe voire hérétique, la Doctrine de la Science dans la tradition sceptique.

### 2.1 Le phénoménisme du scepticisme antique

Dès les *Vorlesungen über Logik und Metaphysik* du semestre d'été 1797, Fichte avait porté le diagnostic suivant: „Ce qui perd la philosophie, et toute la métaphysique que Kant rejette, repose sur ce que l'on ne veut pas croire en l'expérience, que l'on cherche encore quelque chose derrière elle. Le résultat d'une philosophie scientifique est qu'il n'y a rien de plus, derrière l'expérience, que ce qui advient par là est notre propre perception“.<sup>26</sup>

<sup>25</sup> Fichte, *Ueber das Studium der Philosophie*, GA IV/4, 44.

<sup>26</sup> Fichte, *Vorlesungen über Logik und Metaphysik*, GA IV/1, 194.

Avec une telle déclaration, Fichte reprend à son compte une partie essentielle de la doctrine pyrrhonienne, telle qu'on peut la reconstruire à partir des rares documents qui nous sont parvenus. Il a été montré<sup>27</sup> que le fragment transmis par Eusèbe von Césarée,<sup>28</sup> qui livre le noyau de la doctrine pyrrhonienne, développe une polémique en règle contre l'ontologie aristotélécienne, telle qu'elle est exposée aux livres Gamma et Kappa de la *Métaphysique*, et en particulier contre la portée ontologique du principe de contradiction et du principe de tiers exclus.<sup>29</sup>

Aus Pyrrhos Grundthese de l'indifférence ontologique des choses (les choses ne sont pas plutôt ceci que cela, mais également „indifférentes“ – *adiaphora* –, „incommensurables“ – *astathmeta* –, et „indécidables“ – *anepikrita*) folgt auf der erkenntnistheoretischen Ebene l'absence d'opinions, l'absence d'inclinations und Unerschütterlichkeit.<sup>30</sup> Cette indifférence à l'égard des choses en soi indifférentes exige l'intervention active du sceptique, auquel il incombe constamment de neutraliser une perception ou une opinion par une autre, opposée, de façon à rétablir l'équilibre. La méthode de Pyrrhon, qui consiste à ramener chaque chose à son indétermination fondamentale, n'a nullement pour but de supprimer l'apparence, mais de libérer le sage de la perspective ontologisante du point de vue commun. À la théorie de la vérité développée par Aristote et d'une façon générale par les dogmatiques, Pyrrhon oppose une stratégie d'invalidation de toute affirmation positive visant à libérer les phénomènes de toute contamination ontologique et à leur contester la capacité de renvoyer à l'être.

La recherche délibérée d'invalidation de tout discours ontologique par la thèse de l'indifférence ontologique des choses vise uniquement la neutralisation des doutes spéculatifs qui entravent la pratique et ne conduit nullement à une attitude étrangère à la vie. La conclusion que Pyrrhon tire de la réfutation de tout rapport entre apparence et être est qu'il faut s'en tenir à l'apparence.<sup>31</sup> Contrairement à l'image traditionnelle faisant du sceptique un personnage cocasse, qui doit se précipiter au fond du prochain puit par incapacité d'opérer la moindre distinction,<sup>32</sup> Pyrrhon semble avoir défendu une conception conformiste de la vie, conforme au droit et à la morale.

<sup>27</sup> Cf. Marcel Conche, *Pyrrhon ou l'apparence*, Paris, 1994; cf. en particulier le chap. 6: „Le texte d'Aristoclès. Recherche d'un fil conducteur pour l'interprétation : 2) À partir d'Aristote“, p. 72–81.

<sup>28</sup> Eusèbe de Césarée: *Préparation évangélique*, XIV, 18, 1–4.

<sup>29</sup> Cf. Aristote, *Métaphysique*, 1061b–1062a; cf. en outre 1005b–1011b.

<sup>30</sup> Eusèbe de Césarée, *Préparation évangélique*, XIV, 18, 2.

<sup>31</sup> Diogène de Laërce énumère une série de témoignages, en particulier de Timon, disciple direct de Pyrrhon, qui vont dans cette direction.

<sup>32</sup> L'image figure déjà chez Aristote: *Métaphysique*, 1008b.

Y-a-t-il encore place pour une science universelle et certaine si l'on s'en tient aux phénomènes? C'est là une question que le phénoménisme antique ne s'est apparemment pas posée.

## 2.2 La „via media“ de Gassendi

Un pas décisif dans le développement du scepticisme s'accomplit avec la philosophie de Pierre Gassendi (1592–1655), qui a été qualifiée de „scepticisme constructif“. <sup>33</sup> Cette désignation heureuse qui lui a été prêtée vise à souligner que, pour Gassendi, le scepticisme ne doit pas se borner à une fonction négative, purement critique, mais fournir une contribution scientifique positive. Gassendi se comprend lui-même comme un héritier de la tradition sceptique. En 1621, il lit Sextus Empiricus et cette lecture fait grosse impression sur lui. Il connaît également Montaigne et Charron. Dans son premier ouvrage, *Exercitationes paradoxicae adversus Aristoteleos* (1624), il se présente en disciple de Sextus Empiricus et met en œuvre tout l'arsenal des arguments sceptiques pour dénoncer l'*hybris* de la science aristotélicienne et, par delà, de la science dogmatique moderne, qui prétend délivrer un savoir sur l'essence des choses. Il parvient cependant rapidement à la conclusion que, sur les ruines de la science dogmatique, il convient de chercher une autre voie pour la science. Gassendi reprend la partie critique de l'ancien phénoménisme. Lui aussi conteste fondamentalement la possibilité d'une science des choses en soi. Lui aussi admet qu'il faille s'en tenir aux phénomènes. En découle-t-il *ipso facto* que le sceptique doit renoncer à toute prétention scientifique? Gassendi n'est pas disposé à s'accommoder de cette thèse défaitiste. Il s'agit pour lui de frayer une nouvelle voie pour la science, pour le dire dans ses termes: de trouver une „via media entre les sceptiques et les dogmatiques“. <sup>34</sup> Il ne peut certes plus être question d'une „vérité universelle de l'essence“ <sup>35</sup>, mais la science pourrait, sous réserve de la limitation de son domaine d'application aux phénomènes, détenir un critère rigoureux de vérité. Une recherche minutieuse qui prendrait le monde phénoménal pour fil conducteur devrait permettre de découvrir les lois régissant ce monde phénoménal, d'expliquer pourquoi le monde nous apparaît comme il le fait, et de produire une raison pour les changements perçus. La „via media“ de Gassendi signifie une

---

<sup>33</sup> Cf. Richard H. Popkin, qui consacre dans son *History of Scepticism from Erasmus to Spinoza* (Berkeley/Los Angeles/London, 1984<sup>2</sup>) un chapitre entier au „Constructive or Mitigated Scepticism“ de Mersenne et Gassendi (*ibid.*, p. 129 sq.)

<sup>34</sup> „Media quadam via inter Scepticos & Dogmaticos videtur tenenda“, in: Pierre Gassendi, *Syntagma philosophicum*, Logica, II, 5 (*Opera Omnia*, Lyon 1658, I, p. 79).

<sup>35</sup> *Ibid.* (*Opera Omnia*, I, p. 80).

limitation des prétentions de la science: elle doit se borner à être une phénoménologie.

### 2.3 Le programme de génétisation de Maimon

Le scepticisme transcendantal de Salomon Maimon (1754–1800) présente une avancée décisive. Ce juif autodidacte se qualifie lui-même de sceptique. Dans quelle mesure sa position peut effectivement être rattachée à l'orientation sceptique, est à vrai dire problématique. Cette désignation lui a été contestée par Gottlob Ernst Schulze (1761–1833), qui, en réaction au criticisme kantiano-reinholdien, défend lui-même, dans l'ouvrage qu'il a fait paraître anonymement sous le titre d'*Énésidème*,<sup>36</sup> un scepticisme d'inspiration huméenne. Maimon se laissa entraîner dans la querelle autour de la définition du véritable scepticisme<sup>37</sup> et accusa de son côté Schulze de dogmatisme en raison de son recours naïf au sens commun et aux lois générales de la logique.<sup>38</sup> Après ce que l'on est convenu d'appeler le tournant copernicien de Kant, les fronts se sont déplacés, ce qui rend nécessaire une nouvelle définition du scepticisme. Maimon ne se réfère ni au scepticisme antique, ni à la philosophie de Gassendi – il ne connaît probablement ni l'un, ni l'autre –, mais à la philosophie kantienne, qui lui sert en même temps de cible privilégiée. Il adhère largement à la philosophie critique, mais cherche encore à la radicaliser. Son reproche principal porte sur les reliquats de dogmatisme qu'il croit trouver chez Kant. Ce qu'il y a d'insatisfaisant dans la philosophie kantienne consiste, selon Maimon, dans l'admission d'une dualité de principes, d'un principe matériel: la chose en soi comme fondement de l'impression sensible, et d'un principe formel: la conscience comme fondement du processus cognitif. Maimon considère qu'un tel dualisme serait fatal pour la science, qui exige l'unité. Il est donc nécessaire, selon lui, d'éliminer l'un de ces principes, ce qui revient à montrer que le caractère de principe qui lui est attribué est à mettre au compte d'une illusion, qu'il convient d'expliquer. L'autre principe doit en conséquence servir à la fois de principe formel et matériel. La solution de Maimon consiste à éliminer la chose en soi et à élever la conscience en principe

---

<sup>36</sup> [Schulze, Gottlob Ernst], *Aenesidemus oder über die Fundamente der von dem Herrn Prof. Reinhold in Jena gelieferten Elementar=Philosophie. Nebst einer Vertheidigung des Skepticismus gegen die Anmaßungen der Vernunftkritik*, s. l., 1792.

<sup>37</sup> Cf. „Briefe des Philaletes an Aenesidemus“, in: Maimon, Salomon, *Versuch einer neuen Logik oder Theorie des Denkens. Nebst angehängten Briefen des Philaletes an Aenesidemus*, Berlin, 1794, S. 291–438 (*Gesammelte Werke* [=GW], éd. Valerio Verra, vol. 5, Hildesheim, 1970, p. 349–496).

<sup>38</sup> Cf. *Versuch einer neuen Logik...*, p. 299 sq. (GW 5, 357 sq.) Concernant cette dispute, cf. mon article: „Le scepticisme à l'époque kantienne: Maimon contre Schulze“, in: *Archives de Philosophie* 54 (1991), p. 553–570.

unique de la connaissance. L'ensemble du processus cognitif doit ainsi trouver une explication interne à la conscience, et la tâche de la philosophie scientifique consiste dès lors à rendre compte de la genèse de la connaissance et à produire ainsi une explication de l'illusion qui nous conduit à admettre une chose en soi.<sup>39</sup>

Fichte reprend à son compte non seulement le programme de génétisation de Maimon, mais également le principe qu'il avance pour expliquer cette illusion dont nous sommes nécessairement sujets: à savoir que dans le processus cognitif purement immanent à la conscience, l'apparence d'un monde sensible résulte du rapport d'un état actif à un état passif de la conscience, dans lequel cette dernière ne se reconnaît plus elle-même. La forme même de la Doctrine de la Science porte clairement la trace de son ascendance sceptique, même si Fichte diverge de Maimon concernant le statut de cette illusion et ne partage pas sa thèse concernant l'application de la catégorie de la réalité.<sup>40</sup>

Parvenus au terme de ce survol inévitablement trop rapide, il est maintenant temps de conclure. Comme Fichte en était lui-même convaincu, il existe entre la tradition sceptique et le transcendantalisme de la Doctrine de la Science une affinité profonde, qui réside dans le refus d'une ontologie de la chose en soi, le refus d'un arrière-monde qui se cacherait „derrière l'expérience“. Le phénomène, qui se donne à connaître au sentiment dans l'expérience, doit nous servir d'unique fil conducteur. Le scepticisme antique, d'inspiration phénoméniste, paraît ne pas avoir conçu l'idée que le phénomène puisse servir de fondement à une science certaine et universelle. Une telle idée apparaît pour la première fois chez Pierre Gassendi, qui reprend certes l'arsenal des armes sceptiques contre l'ontologie de la chose en soi, mais cherche une *via media* qui lui permette d'assurer la scientificité des mathématiques et des sciences naturelles. À la place d'une science des choses en soi, il esquisse le plan d'une science des phénomènes. Avec son programme transcendantal de génétisation, Maimon développe la méthode que Fichte reprend dans la Doctrine de la Science pour expliquer, malgré la complète mise en suspens de la chose en soi, l'apparence d'une influence du monde sensible. Il est possible de montrer que le scepticisme a joué une influence importante, tant au plan du contenu que de la forme, sur la Doctrine de la Science, et Fichte peut en grande partie être compris comme l'héritier de cette tradition. Sa philosophie mérite-t-elle pour autant d'être traitée de sceptique? Il est peu vraisemblable que Pyrrhon aurait été prêt à adhérer à une analyse transcendantale de la conscience et à une philosophie transcendantale de

---

<sup>39</sup> Concernant le scepticisme de Maimon, cf. mon article „Maimon, le scepticisme et les Lumières“, in: Charles, Sébastien & Smith, Plinio Junqueira (éds.): *Scepticism and Enlightenment / Scepticisme et Lumières*, Dordrecht/Heidelberg et alii, 2012, p. 15–28.

<sup>40</sup> Cf. *Principes*, p. 23 (GA I/2, 261 sq.)

l'absolu. D'un autre côté, il n'est plus possible, après le tournant copernicien opéré par Kant, de rester sceptique sur le mode traditionnel, comme le prouve la querelle entre Maimon et Schulze autour de la définition du vrai scepticisme. Comme nous l'avons vu dans la première partie de cette contribution, Fichte cherche à minimiser l'influence du scepticisme et ne lui prête pas la consistance d'une position. Le scepticisme n'est à ses yeux qu'une disposition critique, utile à l'élévation à la Doctrine de la Science et, à ce titre, importante, mais il doit se limiter à ce rôle de propédeutique au savoir vrai.